

DEUX VIES RÊVÉES DE FEMMES

/ Opéras de chambre /

Frauenliebe und Leben (*Amour et vie de femme*)

Texte : Adelbert von Chamisso, 1830

Musique : Robert Schumann, 1840

suivi de

Alissa

Texte d'après *La Porte étroite* d'André Gide, 1909

Musique : Darius Milhaud, 1913, revu en 1931

avec

Marianne Seleskovitch, soprano

&

Sayuri Araida, soprano

Direction musicale et piano : **Clément Mao-Takacs**

Direction scénique, scénographie et lumières : **Aleksi Barrière**

Compagnie La Chambre aux échos

Spectacle créé le 6 juin 2010 au Théâtre de l'Hôpital Bretonneau, dans le cadre d'une résidence, avec le soutien de l'Assistance publique – Hôpitaux de Paris et de la Mairie du 18^e arrondissement.

SYNOPSIS

Une romantique du XXI^e siècle, adolescente de bonne famille qui rêve sa vie dans le silence de sa chambre, s'imagine transfigurée par son amour pour un jeune homme auquel elle voue un culte passionné.

La rencontre du fantasme boulimique et de la réalité d'une vie vécue dans la virtualité fait de ce cycle de poèmes d'Adelbert von Chamisso, auteur-passeur entre la France et l'Allemagne, la catholicisme et le protestantisme, et ici la masculinité et la féminité, recoloré avec ironie par un Robert Schumann nouvellement marié, un portrait de l'éternelle innocence désabusée comme la représente Jean-Baptiste Greuze : une cruche cassée à la main.

*

« *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite.* »

Cette parole de l'Évangile entendue à l'église quelques jours après que sa mère a quitté la maison avec son amant convainc la jeune Alissa de ne pas emprunter le chemin spacieux de ses contemporains.

Refusant les rêves bovariens dans lesquels son milieu bourgeois la condamne à se corseter et, différant le moment de son mariage avec le brillant et pataud Jérôme, qu'elle aime pourtant d'amour, elle se détourne de l'idéal même du bonheur au profit de celui de la sainteté.

Adaptant de manière surprenante le roman le plus épuré de ce mystique du doute que fut André Gide, le jeune Darius Milhaud donne à son propre sentiment de sacré, qui plonge ses racines dans le judaïsme, une expression des plus mystérieuses.

Amour et Vie de Femme

Poèmes d'Adelbert von Chamisso (1831), choisis et retouchés par Robert Schumann

Traduction d'Aleksi Barrière

I.

Depuis que je l'ai vu
Je crois être aveugle ;
Où que je regarde
Je ne vois que lui seul ;
Son image comme en un rêve
Éveillé flotte devant moi,
Des ténèbres les plus profondes
D'autant plus lumineuse elle s'élève.

À part lui, tout ce qui m'entoure
Est sans lumière ni saveur,
Je ne recherche même plus
Les jeux de mes sœurs.
Je préfère plutôt pleurer
Dans le silence de ma chambre ;
Depuis que je l'ai vu
Je crois être aveugle.

II.

Lui, le plus magnifique de tous,
Combien doux et combien bon !
Les lèvres gracieuses, l'œil clair,
L'esprit lucide et plein de détermination.

Semblable à, dans la profondeur bleue,
Claire et magnifique, cette étoile,
C'est ainsi qu'il est dans mon ciel
Clair et magnifique, sublime et lointain.

Poursuis, poursuis ton chemin ;
Ne rien faire que contempler ton éclat
Ne rien faire qu'humblement le contempler,
Être bienheureuse seulement et triste !

Ne prête pas l'oreille à ma prière
silencieuse,
Qui ne fait que bénir ton bonheur ;
Tu n'as pas à me connaître, moi fille de rien,
Haute étoile de la magnificence !

Seule la plus digne de toutes
Mérite d'être ton élue,
Et je veux bénir une femme si haute
Mille fois et mille fois encore.

Je me réjouirai alors, et je pleurerai,
Bienheureuse, bienheureuse je serai ;
Si mon cœur même devait s'en briser,
Brise-toi, mon cœur, quelle importance ?

Lui, le plus magnifique de tous,
Combien doux et combien bon !
Les lèvres gracieuses, l'œil clair,
L'esprit lucide et plein de détermination.

III.

Je ne parviens pas à le concevoir, le croire,
Un songe m'a ravie ;
Comment aurait-il pu entre toutes
M'élever moi pauvre et faire mon
bonheur ?

Il me semble qu'il a dit :
« Je suis à toi pour toujours »,
Il me semble – je rêve encore,
Il ne peut pas en être ainsi.

Oh qu'on me laisse mourir en rêve,
Bercée contre son torse,
Engloutie par une mort si bienheureuse
Dans des larmes de volupté infinie.

IV.

Ô anneau à mon doigt
Mon petit anneau doré,
Je te presse pieusement contre mes lèvres,
Pieusement contre mon cœur.

Je m'en étais réveillée
Du rêve paisible de l'enfance,
Je me suis retrouvée seule, perdue
Dans un lieu désert et infini.

Ô anneau à mon doigt
Tu m'as alors enseigné,
Tu as dévoilé à mon regard
La valeur infinie et profonde de la vie.

Je veux le servir, vivre pour lui,
Lui appartenir tout entière,
Me donner à lui et me trouver
Transfigurée par son éclat.

Ô anneau à mon doigt
Mon petit anneau doré
Je te presse pieusement contre mes lèvres,
Pieusement contre mon cœur.

V.

Aidez-moi, mes sœurs,
Gentiment à me parer,
Servez la reine du jour (moi-même),
Hissez promptement
Autour de mon front
La couronne de myrte en fleur.

Alors que comblée,
Le cœur joyeux,
J'étais blottie dans les bras de mon bien-
aimé,
Toujours il appelait et appelait encore,
Le cœur ardent,
Avec impatience le jour d'aujourd'hui.

Aidez-moi, mes sœurs,
Aidez-moi à chasser
Une inquiétude des plus sottes,
Afin que ce soit l'œil
Clair que je l'accueille,
Lui, la source de toute joie.

Toi, mon bien-aimé,
Parais-tu à mes yeux,
M'offres-tu, soleil, ton éclat ?
Laisse-moi en recueillement,
Laisse-moi en toute humilité,
Laisse-moi m'incliner devant mon maître.

Jetez-lui, mes sœurs,
Jetez-lui des fleurs,
Portez-lui des roses bourgeonnantes,
Mais vous, mes sœurs,
Je vous salue avec mélancolie,
En prenant avec joie congé de votre
bande.

VI.

Mon doux ami, tu me regardes
Avec étonnement,
Tu n'arrives pas à comprendre
Comment je peux pleurer ;
Laisse les perles humides,
Cet ornement inhabituel,
Trembler d'un éclat joyeux
Dans mon œil.

Comme mon cœur a peur,
Comme il déborde de volupté !
Si seulement je savais comment
Le dire avec des mots ;
Viens et enfouis ton visage
Ici contre mon sein,
Je veux te susurrer dans l'oreille
Tout mon désir.

Sais-tu maintenant ce que sont ces larmes
Que je peux verser ?
Ne dois-tu pas les voir,
Toi mon mari bien-aimé ?
Reste contre mon cœur,
Sens ses battements,
Que je puisse te serrer
Fort et plus fort encore.

Ici, contre mon lit,
Il y a de la place pour le berceau,
Où se dissimule encore
Mon doux rêve ;
Viendra le matin
Où le rêve s'éveillera,
Et il en sortira ton image
Qui me sourira.

VII.

Contre mon cœur, contre mon sein,
Toi mon délice, toi mon plaisir !

Le bonheur c'est l'amour, l'amour c'est le
bonheur,
Je l'ai dit et ne le retirerai pas.

Je me suis estimée plus que comblée,
Mais c'est maintenant que je déborde de
bonheur.

Seule celle qui allaite, seule celle qui aime
L'enfant qu'elle nourrit

Seule la mère sait
Ce que veut dire aimer et être heureux.

Oh comme je plains l'homme
Qui ne peut ressentir le bonheur maternel !

Toi mon ange chéri et adoré !
Tu me regardes et ris de cela !

Contre mon cœur, contre mon sein,
Toi mon délice, toi mon plaisir !

VIII.

Voilà, tu m'as infligé le premier coup
Qui ait porté,
Tu dors, homme cruel et sans pitié,
Du sommeil de la mort.

L'abandonnée lève les yeux,
Le monde est vide.
J'ai aimé et j'ai vécu, mais je ne suis
Plus en vie.

Je me retire silencieusement en moi-même,
Le voile tombe,
Là tu es à moi, de même mon amour perdu,
Toi mon univers !

Alissa

Extraits de *La Porte étroite* d'André Gide (1909), choisis et retouchés par Darius Milhaud

I. Jérôme

« Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et nombreux sont ceux qui y passent ; mais étroite est la porte et resserrée la voie qui conduit à la Vie, et il en est peu qui les trouvent. »…

« Il en est peu. » Je serais de ceux-là.

II. Jérôme et Alissa

Elle devint tout à coup très grave.

« Quand il a parlé de soutien dans la vie, j'ai répondu que tu avais ta mère.

— Oh ! Alissa, tu sais bien que je ne l'aurai pas toujours… Et puis ce n'est pas la même chose… »

Elle baissa le front :

« C'est aussi ce qu'il m'a répondu. »

Je lui pris la main en tremblant.

« Tout ce que je serai plus tard, c'est pour toi que je le veux être.

— Mais, Jérôme, moi aussi je peux te quitter. »

Mon âme entrait dans mes paroles :

« Moi, je ne te quitterai jamais. »

Elle haussa un peu les épaules :

« N'es-tu pas assez fort pour marcher seul ? C'est tout seul que chacun de nous doit gagner Dieu.»

III. Jérôme et Alissa

« J'ai fait un triste rêve, me dit Alissa, au matin d'un de mes derniers jours de vacances. Je vivais et tu étais mort. Non ; je ne te voyais pas mourir. Simplement il y avait ceci : tu étais mort. C'était affreux ; c'était tellement impossible que j'obtenais que simplement tu sois absent. Nous étions séparés et je sentais qu'il y avait moyen de te rejoindre ; je cherchais comment, et, pour y arriver, j'ai fait un tel effort que cela m'a réveillée.

« Ce matin, je crois que je restais sous l'impression de ce rêve ; c'était comme si je le continuais. Il me semblait encore que j'étais séparée de toi longtemps, longtemps – et très bas elle ajouta : toute ma vie – et que toute la vie il faudrait faire un grand effort…

— Pourquoi ?

— Chacun, un grand effort pour nous rejoindre. »

Je ne prenais pas au sérieux ou craignais de prendre au sérieux ses paroles. Comme pour y protester, mon cœur battant beaucoup, dans un soudain courage je lui dis :

« Eh bien, moi, ce matin, j'ai rêvé que j'allais t'épouser si fort que rien, rien ne pourrait nous séparer – que la mort.

— Tu crois que la mort peut séparer ? reprit-elle.

— Je veux dire…

— Je pense qu'elle peut rapprocher, au contraire… oui, rapprocher ce qui a été séparé pendant la vie. »

Tout cela entrait en nous si avant que j'entends encore jusqu'à l'intonation de nos paroles. Pourtant je ne compris toute leur gravité que plus tard.

IV. Lettre d'Alissa

Mon cher Jérôme,

J'ai beaucoup réfléchi à ce que tu me proposais. […] J'ai peur d'être trop âgée pour toi. […] je songe à ce que je souffrirais plus tard, si je vois que je ne puis plus te plaire. Tu vas t'indigner beaucoup, sans doute, en me lisant : je crois entendre tes protestations ; pourtant je ne mets pas en doute ton amour, simplement je te demande d'attendre encore que tu sois un peu plus avancé dans la vie.

Comprends que je ne parle ici que pour toi-même, car pour moi je crois bien que je ne pourrai jamais cesser de t'aimer.

ALISSA.

V. Jérôme et Alissa

« C'est ta lettre qui m'a fait revenir.

— Je m'en suis bien doutée et c'est bien là ce qui me fâche. Pourquoi as-tu mal pris ce que je disais ? C'était pourtant bien simple… Nous étions heureux ainsi, je te l'avais bien dit, pourquoi t'étonner que je refuse lorsque tu me proposes de changer ? »

En effet, je me sentais heureux auprès d'elle, si parfaitement heureux que ma pensée allait chercher à ne différer plus en rien de la sienne ; et déjà je ne souhaitais plus rien au-delà de son sourire, et que de marcher avec elle, ainsi, dans un tiède chemin bordé de fleurs, en lui donnant la main.

VI. Lettres d'Alissa (fragments)

1.

Ici rien n'est changé dans le jardin ; mais la maison paraît bien vide ! Tu auras compris, n'est-ce pas, pourquoi je te priais de ne pas venir cette année ; je sens que cela vaut mieux ; je me le redis chaque jour car il m'en coûte de rester longtemps sans te voir… Parfois, involontairement je te cherche ; j'interrupts ma lecture, je tourne la tête brusquement… Il me semble que tu es là !

Je reprends ma lettre. Il fait nuit ; tout le monde dort ; je m'attarde à l'écrire, devant la fenêtre ouverte ; le jardin est tout embaumé ; l'air est tiède. Cette nuit, de toute mon âme je pensais : Merci, mon Dieu, d'avoir fait cette nuit si belle ! Et tout à coup je t'ai souhaité là, senti là, près de moi, avec une violence telle que tu l'auras peut-être senti.

2.

… Non, n'écourte pas ton voyage pour le plaisir de quelques jours de revoir. Sérieusement, il vaut mieux que nous ne nous revoyions pas encore. Je ne voudrais pas te peiner, mais j'en suis venue à ne plus souhaiter – maintenant – ta présence. Te l'avouerais-je ? je saurais que tu viens ce soir… je fuirais.

Ne me demande pas d'expliquer ce… sentiment, je t'en prie. Je sais seulement que je pense à toi sans cesse (ce qui doit suffire à ton bonheur) et que je suis heureuse ainsi.

3.

La crainte de t'inquiéter ne me laisse pas te dire combien je t'attends. Chaque jour à passer avant de te revoir pèse sur moi, m'opprime. Deux mois encore ! Cela me paraît plus long que tout le temps déjà passé loin de toi ! Tout ce que j'entreprends pour tâcher de tromper mon attente me paraît dérisoirement provisoire et je ne puis m'astreindre à rien. Les livres sont sans vertu, sans charme, les promenades sans attrait, la nature entière sans prestige, le jardin décoloré, sans parfums.

4.

Je vais un peu moins bien depuis quelque temps ; oh ! rien de grave. Je crois que je t'attends un peu trop fort, simplement.

5.

À mesure que le jour de notre revoir se rapproche, mon attente devient plus anxieuse ; c'est presque de l'appréhension ; ta venue tant souhaitée, il me semble, à présent, que je la redoute ; je m'efforce de n'y plus penser ; j'imagine ton coup de sonnette, ton pas dans l'escalier, et mon cœur cesse de battre ou me fait mal… Surtout ne t'attends pas à ce que je puisse te parler… Je sens s'achever là mon passé ; au-delà je ne vois rien ; ma vie s'arrête…

6.

Mon ami, je t'approuve entièrement de ne pas chercher à prolonger outre mesure ton séjour ici et le temps de notre premier revoir. Qu'aurions-nous à nous dire que nous ne soyons déjà écrit ? n'hésite pas, ne regrette même pas de ne pouvoir nous donner plus de deux jours. N'aurons-nous pas toute la vie ?

VII. Prélude pour piano seul

VIII. Journal d'Alissa, (fragments)

1.

Mon Dieu, vous savez bien que j'ai besoin de lui pour Vous aimer.

Mon Dieu, donnez-le-moi, afin que je Vous donne mon cœur.

Mon Dieu, faites-le-moi revoir seulement.

Mon Dieu, je m'engage à vous donner mon cœur ; accordez-moi ce que mon amour vous demande. Je ne donnerai plus qu'à Vous ce qui me restera de vie…

Mon Dieu, pardonnez-moi cette misérable prière, mais je ne puis écarter son nom de mes lèvres, ni oublier la peine de mon cœur.

Mon Dieu, je crie à Vous ; ne m'abandonnez pas dans ma détresse.

Seigneur ! en votre nom je n'ose… Mais si je formulais ma prière, en connaîtrez-vous moins le délirant souhait de mon cœur ?

2.

Depuis ce matin un grand calme. Passé presque toute la nuit en méditation, en prière. Soudain il m'a semblé que m'entourait, que descendait en moi une sorte de paix lumineuse, pareille à l'imagination qu'enfant je me faisais du Saint-Esprit. Je me suis aussitôt couchée, craignant de ne devoir ma joie qu'à une exaltation nerveuse ; je me suis endormie assez vite, sans que cette félicité m'eût quittée. Elle est là ce matin tout entière. J'ai maintenant la certitude qu'il viendra.

3.

Tout s'est éteint. Hélas ! il s'est échappé d'entre mes bras, comme une ombre. Il était là ! Il était là ! Je le sens encore. Je l'appelle. Mes mains, mes lèvres le cherchent en vain dans la nuit…

4.

Dieu jaloux, qui m'avez dépossédée, emparez-vous donc de mon cœur. Toute chaleur désormais l'abandonne et rien ne l'intéressera plus. Aidez-moi donc à triompher de ce triste restant de moi-même. Cette maison, ce jardin encouragent intolérablement mon amour. Je veux fuir en un lieu où je ne verrai plus que Vous.

5.

Que votre règne vienne ! Qu'il vienne en moi ; de sorte que vous seul régniez sur moi ; et régniez sur moi tout entière. Je ne veux plus vous marchander mon cœur.

C'est ainsi que je voudrais me préparer à mourir. Jérôme, je voudrais t'enseigner la joie parfaite.

Je voudrais mourir à présent, vite, avant d'avoir compris de nouveau que je suis seule.

Autres lectures

« Mina était réellement une aimable, une bonne, une sage enfant. Je m'étais entièrement attaché à son imagination ; elle ne savait pas, dans son humilité, comment elle avait mérité que je jette les yeux sur elle, et elle me rendait amour pour amour, de toute la force juvénile d'un cœur innocent. Elle aimait en femme, faisant le sacrifice d'elle-même, s'oubliant, se dévouant sans réserve, occupée seulement de celui qui était sa vie et ne se souciant pas de savoir si elle n'allait pas elle-même à sa perte ; bref, elle aimait réellement. »

Adelbert von Chamisso, *L'étrange histoire de Peter Schlemihl*

[Robert]

« Ma jeune et bien-aimée femme, qu'il me soit permis tout d'abord de te donner le baiser le plus tendre, en ce premier jour de ta vie de femme (...) »

[Clara]

« Chaque jour, j'aime mon Robert un peu plus. Comme il avait raison d'écrire, dans ce fin et délicat poème qu'il m'offrit un jour en surprise : "Ce que Dieu a créé de plus touchant, — c'est un bon mari." Je me répète cela, chaque jour, à présent, et je remercie Dieu qui m'a accordé ce bonheur de posséder un aussi bon mari.(...) »

[Robert, après avoir composé la *Symphonie du Printemps* en trois semaines] :

« Mais maintenant, après de nombreuses nuits d'insomnie, vient l'épuisement. Je me fais l'effet d'une jeune femme qui aurait mis un enfant au monde : léger, heureux certes, mais aussi souffrant et dolent. »

[Clara]

« (...) L'amour est ce qu'il y a de plus beau au monde et nous sommes, chaque jour davantage, un seul cœur et une seule âme. (...) Je suis à ce point habituée à une vie calme et paisible auprès de mon Robert (...) ».

Robert et Clara Schumann, *Journal à quatre mains*

LA PORTE

Ouvrez-nous donc la porte et nous verrons les vergers,
Nous boirons leur eau froide où la lune a mis sa trace.
La longue route brûle ennemie aux étrangers.
Nous errons sans savoir et ne trouvons nulle place.

Nous voulons voir des fleurs. Ici la soif est sur nous.
Attendant et souffrant, nous voici devant la porte.
S'il le faut nous rompons cette porte avec nos coups.
Nous pressons et poussons, mais la barrière est trop forte.

Il faut languir, attendre et regarder vainement.
Nous regardons la porte ; elle est close, inébranlable.
Nous y fixons nos yeux ; nous pleurons sous le tourment ;
Nous la voyons toujours ; le poids du temps nous accable.

La porte est devant nous ; que nous sert-il de vouloir ?
Il vaut mieux s'en aller abandonnant l'espérance.
Nous n'entrerons jamais. Nous sommes las de la voir...
La porte en s'ouvrant laissa passer tant de silence

Que ni les vergers ne sont parus ni nulle fleur ;
Seul l'espace immense où sont le vide et la lumière
Fut soudain présent de part en part, combla le cœur,
Et lava les yeux presque aveugles sous la poussière.

Simone Weil